

ATELIER « MYTHES VERSUS FANTASMES » : FREDERIC TAGU,
PSYCHOLOGUE AU CMPP BLOIS (41)

LES VÉRITÉS
TRANSFÉRENTIELLES EN REUNION DE
SYNTHESE

*Transferts en poupées russes
dans des soins multiples au CMPP*

LE DEBUT DE L'HISTOIRE

Voici comment l'histoire a commencé, ou du moins comment elle a commencé à s'écrire. Une histoire ordinaire, celle d'une petite équipe (7 personnes, maintenant 8) qui se réunit tous les mardi matin à 10h30 sous l'intitulé « Réunion de synthèse ». J'en fais partie depuis un peu plus de trois ans, mes collègues sont là pour la plupart depuis très longtemps, ça roule, ça fonctionne, tout le monde semble d'accord sur la façon de procéder sans qu'il y ait besoin d'en parler, c'est implicite, c'est une synthèse quoi !

Il y a des incontournables : des échanges d'informations sur les enfants, des présentations de premiers rendez-vous, qu'ici on appelle « Bilan », étape indispensable institutionnellement avant de demander (ou non) une prise en charge sécu pour poursuivre le travail.

Il y a des habitudes : faire le point devant l'équipe avant de se rendre à une réunion ou quand on reçoit des parents.

Chacun intervient avec son style, il y a parfois des différences, des différends, des désaccords, parfois des commentaires associatifs, parfois des silences.

Et puis un beau jour, comme on dit dans les histoires, il y a une discussion d'un autre type qui émerge (nous avons rarement le loisir de faire digression car le temps de synthèse a été réduit, afin de permettre au psychiatre de participer à plusieurs équipes) autour du constat que nous venons de parler de deux, voire de trois enfants autistes et que dans ces trois cas, peu ou prou il est question qu'après un diagnostic posé par le CRA, les parents semblent se détourner des soins au CMPP pour suivre les préconisations du CRA (SESSAD autisme, rééducations ciblées et multiples). Ce lâchage nous fait réagir, nous fait nous interroger sur le travail à plusieurs intervenants auprès d'un enfant, sur notre éventuel manque d'engagement dans les propositions de soin voire dans le fait

de déléguer au CRA la pose du diagnostic. De fil en aiguille c'est entre autre de ce qui se fabrique ou non en synthèse dont il est question.

Je ne sais pas pourquoi je me suis saisi de cet embryon de discussion qui, m'a-t-il semblé faisait émergence, faisait discontinuité dans le flot continu du travail habituel en réunion de synthèse. J'en ai fait une autre rupture, en passant à l'écrit alors que la réunion de synthèse est le royaume de l'oral.

Le mardi suivant, à 10h30, j'ai proposé à mes collègues un petit bout de texte directement issu de nos discussions. Rebelote, nous avons pour un moment déserté la clinique pour disserter sur la clinique. Les positions se sont étoffées, toujours sur les mêmes thèmes.

Et le mardi suivant, le matou revient... et à chaque fois de nouveaux échanges.

Je retiendrai comme préalable à ce dont je vais traiter aujourd'hui (les vérités transférentielles) qu'il a été question de structures, un peu comme un besoin de définir un arrière-plan commun (un programme commun ?) sur lequel, bien que venant d'arrières pays différents, nous pouvions nous entendre.

Nous nous sommes mis à peu près d'accord en effet sur une conception structurelle, justement, de la construction psychique d'un enfant, point de vue qui nous différenciait, nous semblait-il, des représentations utilisées par le SESSAD autisme et le CRA. Il s'agit bien ici d'une sorte de mythe fondateur qui s'exprimait, appui indispensable pour penser la clinique. Nous sommes à peu près convenus, avec des divergences de gradient, que s'agissant d'enfants, nous étions parfois confrontés à des structures déjà bien installées mais que parfois, les organisations n'apparaissant pas de façon très structurée, la question diagnostique était délicate et, en tout état de cause, se devait de rester ouverte.

De ces mythes fondateurs de notre clinique, j'en retiens d'abord l'idée que nous ne concevons pas le psychisme de l'enfant comme une machinerie faite d'éléments juxtaposés dont on se proposerait d'un réparer un ou deux modules défectueux (les dys...) pour le réinsérer dans l'organisme d'origine refait à neuf. L'écoute du symptôme, pris dans une structure, ne signifie ni que notre intervention ne serait qu'attentiste (l'écoute) ni que nous proposerions, tel un magicien, de le faire disparaître. Nous inscrivant nous-même dans une position structurelle, nous renonçons à la toute-puissance qui consisterait à imaginer que la création d'un enfant réparé est possible, au prix de la réfection de modules symptomatiques repérés dans la classification DSM qui fait fi des forces internes à l'œuvre pour tenir ensemble le sujet. C'est de cette sorte de castration symbolique que nous nous soutenons, là encore à la façon d'un mythe fondateur.

Ces discussions en synthèse se sont poursuivies pendant quelques semaines jusqu'à ce qu'arrive au CMPP le programme de ces journées d'études de LILLE, l'appel à participation. Pris dans la dynamique du moment j'ai proposé que nos commentaires sur le travail en équipe se transforment en réflexions sur les effets de transfert au sein de l'équipe et sur la place et la fonction de la réunion de synthèse comme une sorte de chambre d'écho des effets transférentiels sur des registres très divers. La question de la vérité, ou bien sûr des vérités transférentielles était ainsi posée. Je dois dire que j'ai été particulièrement attiré par le sous-titre « L'enfant, sa parole, celle des autres ». Au regard de l'intitulé de cet atelier et de ce que je viens de vous dire, un axe de réflexion pourrait s'ajouter, celui qui, de mon point de vue ferait dialoguer nos mythes fondateurs que je placerais ici du côté de nos conceptions théoriques (La Structure en étant un exemple) avec l'autre versant qui traverse le transfert, celui des fantasmes, autre registre de l'imaginaire qui, nous le verrons s'entend plutôt du côté de l'écoute de ce qui fait écho en nous lorsque nous sommes aux prises avec des effets transférentiels, en séance, sur des registres très divers qui n'empruntent pas seulement aux images et aux mots mais également au corps.

QUESTIONS DE CLINIQUE

Je vous l'ai dit, un de nos premiers axes de discussion a été celui de la structure et du diagnostic. Mais comme l'a souligné, fort justement le psychiatre : bon c'est bien beau, tout ça, mais après, quelles répercussions dans la façon de recevoir les enfants ? Autrement dit, une fois un éventuel diagnostic posé pour soi-même ou auprès des parents cela implique-t-il des façons différentes de travailler au CMPP, selon qu'on se trouve dans telle ou telle structure ?

Pour paraphraser le créateur de la cinquième république, nous ne pouvons pas nous contenter de sauter comme des cabris en disant « structure, structure ». Quid de la clinique qui en découlerait ?

Selon moi, plusieurs axes de réponses se présentent. Un qui s'adresserait à l'institution : quels effets les enfants psychotiques, névrosés, pervers ou autistes produisent dans le champs institutionnel, et un autre qui interroge la façon dont s'organisent nos séances en fonction du type de transfert, psychotique ... et même autistique car, à l'instar de Jean-Michel Carbutar, je serais tenté de dire « Vous êtes, au courant, il y aurait du transfert autistique ! » (Autismes, transferts et langage, Campagne Première, 2016).

La réunion de synthèse serait une sorte de point de rencontre possible entre ces deux axes, une chambre d'écho non négligeable.

C'est par l'intermédiaire du récit des effets de notre travail auprès de deux jeunes reçus au CMPP que j'aurais envie de poursuivre la réflexion de façon provisoire.

PIERRE ET L'IMMUTABILITÉ IMPASSIBLE

1/ Les vérités transférentielles en séance

Pierre est un jeune adolescent. Issu d'une fratrie de 5, il a un frère jumeau et un frère aîné suivis également au CMPP depuis longtemps. Dans l'équipe de synthèse, nous avons tous eu à travailler avec l'un d'entre eux. Actuellement, Pierre est reçu par une psychomotricienne déjà depuis plusieurs années, et par un psychologue, moi, plus récemment suite à une demande de travail complémentaire que la psychomotricienne a initiée. C'est une vieille histoire pour tout le monde sauf pour moi, arrivé plus récemment dans le service. Je suis « sidéré » par la rencontre avec Pierre, sans doute comme chacun (à sa façon) l'a été et l'est. Le collègue en particulier est actuellement, sidéré par son immobilisme et son immutabilité qui sont la manière dont il rentre en relation, pourrait-on dire. Ce n'est pas le lieu, ici, de détailler plus l'histoire familiale complexe ni l'histoire des soins. Selon le schéma que j'ai proposé, je m'attarderai plutôt sur les effets de transfert en séance et sur les effets que je suppose à l'œuvre sur le plan plus institutionnel de l'équipe de synthèse. L'impassibilité extrême (corporelle, faciale, émotionnelle) de Pierre provoque de l'angoisse chez moi. J'ai pourtant une certaine habitude de travailler avec des enfants qui n'utilisent pas ou presque pas le langage parlé mais là, je ressens que Pierre projette sur moi quelque chose d'une activité de blocage qui s'impose à lui. J'émet l'hypothèse d'un mécanisme d'identification projective qui lui permet de me faire « vivre » par l'angoisse ce qui lui appartient et de jouir peut-être de la façon dont je me débats pour essayer de survivre psychiquement à cette attaque. N'empêche que les séances sont longues, quasi immuables, répétitives à l'excès. Pierre ne me renvoie pas de signe que quelque chose de la rencontre opère un effet sur lui. J'en suis même amené à me demander s'il ne se passerait pas rigoureusement la même chose avec un autre que moi. Je n'existe plus, me fait-il ressentir. Cependant, derrière ce gouffre sidéral, Pierre dessine inlassablement des « Lego Ninja », à la perfection, c'est à dire qu'il n'y a presque aucun écart entre la chose et la représentation. De cette ambiance mortifère, j'essaie de signifier que je suis toujours vivant, ne serait-ce qu'en parlant un peu, qu'en soumettant des hypothèses que je lui communique. Ce faisant, je pense lui transmettre l'idée que je ne prends pas son mutisme et son immutabilité au pied de la lettre mais que je lui attribue l'hypothèse qu'une activité bloquée existe au fond de lui

comme elle existe sous une forme débloquée en moi. Pas question, donc pour moi, de me comporter en séance comme je le fais plus habituellement avec des enfants névrosés par exemple, c'est à dire de commenter les variations symptomatiques au fur et à mesure qu'elles se présentent dans leurs variabilités, ou encore en pouvant à d'autres moments rester plus silencieux dans l'attente qu'une forme de demande émerge. Avec Pierre, j'ai bien vite réalisé que je pourrais attendre longtemps à opposer une réponse silencieuse stérile à son système si bien rôdé. De la même façon qu'avec un enfant autiste, Jean-Michel Carbutar invite « à répondre activement à la moindre piste proposée, à partir du contenu verbal ou gestuel qu'il apporte », car dans le cas de transfert autistique, dit-il, « être prudent, voire silencieux, est à l'opposé d'une attention flottante ». Toujours concernant le travail auprès d'enfants autistes, il précise finement que « malgré l'absence (apparente, ajoutai-je) d'intention a priori, le gestuel, le verbiage, les cris doivent être accueillis comme des efforts des productions de l'enfant, pour construire un symptôme...un espace où il ne sera plus seulement encombré par le déchainement du Réel ».

S'agissant de Pierre, s'il n'était pas question non plus d'être silencieux, le travail est encore compliqué par le fait que chez lui, point de cris, point de verbiage, point de gestuelle.

Je ne sais où ce travail me mènera, nous mènera mais il apparaît clairement, comme un essai de réponse à la question initiale du psychiatre à propos de la forme de travail en séance selon la structure psychique à l'œuvre. Y aurait-il, en effet à inventer des formes, en écho au positionnement symptomatique pris dans une structure qui ici tarde à dire son nom tant elle emprunte à la fois à la phobie sévère, à la psychose et a parfois des allures autistiques ?

2/L'axe institutionnel

Concernant la prise en compte de l'institution au travers du travail de synthèse, je relaterai ici un enchaînement d'effets produits sur différents membres de l'équipe à partir d'une présentation que j'ai faite en réunion de synthèse à propos de mon extrême difficulté à travailler auprès de Pierre. J'évoquais en particulier mon interrogation sur la pertinence de poursuivre ce processus thérapeutique dont j'avais plus l'impression d'être témoin que protagoniste et qui attaquait mes processus de pensée. C'était la deuxième fois que je parlais en équipe de mon travail avec Pierre, après la présentation habituelle qui suit les premières séances. Bien sûr, je n'avais rien de nouveau à dire puisque chaque séance me semblait reproduire la précédente quasiment à

l'identique. Je n'avais ce jour-là que ma peine à partager, avec sans doute un secret espoir qu'un de mes collègues, comme c'est parfois le cas, propose un effet de décalage. Peut-être même, tant mon ambivalence était grande, attendais-je qu'on me dise « laisse tomber, c'est peine perdue ».

Pour les participants à la synthèse, c'était vraisemblablement la nième fois qu'ils entendaient parler de Pierre ou de son frère jumeau et il est fort probable que le récit d'une telle immutabilité fasse effet d'une chape de plomb qui s'abattait là, sur la table de synthèse. D'ailleurs, je leur demandais presque, comme par un jeu de poupées russes, qu'ils supportent, qu'ils éprouvent à leur tour l'angoisse de cette immutabilité, m'allégeant ainsi en quelque sorte de ce que Pierre avait déjà lesté en moi. Je peux imaginer que tout le monde s'est trouvé rapidement englué dans ma sidération. Un de mes collègues a cependant tenté d'en sortir en me faisant remarquer que la question était selon lui (à l'instar d'une situation similaire qu'il associait à ce que je disais), celle de mon engagement qu'il sentait fragile et il avait certainement raison à ce sujet en tout cas à ce stade du travail.

J'ai eu l'impression que j'avais un peu tassé la réunion, ou peut-être simplement ennuyé chacun avec cette histoire de Pierre mais surtout en exposant ce que ce suivi psychologique produisait en moi. Cela s'est un peu confirmé lorsque, plus tard, hors réunion de synthèse, reprenant la question avec un autre collègue, celui qui avait reçu le frère jumeau pendant de longues années, je lui demandais si cela ne lui était pas arrivé de se sentir complètement démantibulé d'une façon ou une autre avec ce frère qui présentait, peu ou prou les mêmes symptômes. La réaction du collègue m'a terriblement surpris car je ne l'avais encore jamais entendu formuler ce genre de commentaire. Il me disait que je n'aurais pas dû « étaler » ma difficulté au travail aussi massivement en réunion de synthèse, ce n'est pas le cadre. Après coup, j'ai essayé de penser cette réaction extra-ordinaire de mon collègue comme un effet produit par la situation que j'avais exposée. Si l'angoisse de Pierre m'avait fait douter et m'avait amené à m'identifier à son symptôme, j'ai bien l'impression que la réflexion de mon collègue était elle-même infiltrée des effets de transfert. Ces effets de transfert, dispersés sur les participants de la synthèse ont, selon moi - c'est en tout cas une hypothèse - provoqué des manifestations réactionnelles, soit de mutisme, soit d'ennui me dira un autre collègue longtemps après- il avait déjà tellement entendu parler de ces enfants de façon répétitive- soit comme je viens de le décrire de sortie de cadre habituel en demandant que cette angoisse soit expulsée hors synthèse. Plutôt que de les prendre au pied de la lettre comme des manifestations qui m'étaient adressées, je pense qu'il serait bon de tenter de les penser comme des outils de travail pour entendre le transfert spécifique à l'œuvre dans ce que j'avais

rapporté en réunion. Cet exemple qui n'a rien d'exhaustif ni d'objectif me paraît pouvoir apporter un élément de réponse à la question de comment faire dans le travail au CMPP quand on a repéré une structuration hors névrose. Pas de réponse donc mais une invitation à penser les effets de transfert, non seulement en terme duel mais également sur l'équipe et en équipe.

NOAM, LA VERITÉ DES PETITS BOUTS

Une autre situation rencontrée dans la même équipe nous aiderait peut-être à nous représenter ces effets dispersés de transfert. Nous (la psychomotricienne, l'orthophoniste et moi) recevons un jeune enfant de 4 ans et demi maintenant mais il avait deux ans et demi quand j'ai reçu la demande des parents. Le cas de Noam illustre, selon moi, l'intérêt du travail à plusieurs ainsi que la façon dont s'est posée, en synthèse, la question de la structure chez ce jeune enfant. En deux mots, Noam, à deux ans et demi, n'était quasiment jamais sorti de la bulle que sa mère et lui avait construite, dans des conditions qui incluaient une question de « dépendance » de la mère à des produits toxiques ainsi qu'une organisation familiale dans laquelle le père était à l'écart. Pendant plusieurs mois, j'ai reçu Noam en compagnie de sa mère car il semblait impossible pour elle de le laisser en consultation hors de sa vue et parce que, au fond, c'était une demande de s'occuper de cette dyade qui s'entendait. Noam ne parlait pas, ne faisait pas cas d'un autre hors sa mère, et alternait des moments d'agitation motrice brutale avec d'autres moments, très apaisés où il s'installait allongé sur le tapis à aligner des petites voitures pendant que je parlais avec sa mère (ou parfois avec son père). Là aussi la répétitivité était à l'œuvre. Je pouvais imaginer que l'intrusion d'un tiers que je représentais provoquait les manifestations clastiques puis que Noam basculait d'un coup, peut-être par un mécanisme de clivage, dans une position dans laquelle je n'existais pas, ou bien m'incluait-il dans la bulle maternelle ? Ce suivi mère/enfant a permis de proposer par la suite une intervention complémentaire par la psychomotricienne puis encore après également par l'orthophoniste.

Régulièrement en synthèse, nous apportons les uns ou les autres des petits bouts (c'est comme cela que ça se présente le plus souvent pour cet enfant-là) de séance avec Noam qui nous questionnent. Nous sommes par ailleurs interpellés de façon insistante et dramatisante par l'école et nous rapportons en réunions de synthèse les mouvements de progression et de régression que Noam distribue un peu partout. La question de savoir s'il s'agit de réactions caractérielles d'opposition un peu organisée ou bien de mouvements désordonnés, clivés peut-être, nous envahit et envahit la réunion de synthèse.

Un des collègues de l'équipe réagit à cet apport répétitif de petits événements factuels que nous relatons comme ils se présentent à nous, en disant qu'il faudrait peut-être se poser la question de la structure pour cet enfant. Pourquoi cette question est-elle arrivée pour lui à ce moment ? Sans doute que l'éparpillement dont nous faisons état imposait pour lui une nécessité de sortir de cet état archaïque d'indifférenciation tant la tension anxieuse qui transparaissait devait être éprouvante. Cela a été intéressant car ça n'était pas du tout la question que nous nous posions, tout occupés à suivre au plus près les mouvements énigmatiques de Noam, sans trop craindre apparemment de ne pouvoir en extraire un diagnostic. La temporalité de chacun à ce sujet est très spécifique. Si pour ma part, j'ai tendance, dans une perspective bionnienne – et grâce à l'apport de l'Observation de bébés- à étirer le plus possible le temps de l'incompréhension car c'est pour moi celui qui suit les mouvements transférentiels au plus près, en me disant qu'en savoir quelque chose trop rapidement est parfois un mécanisme de défense intellectualisant qui obturerait une compréhension des registres plus archaïques (en particulier chez ce jeune garçon resté très longtemps lui-même dans l'indifférenciation), il était intéressant, après coup, de penser, là encore, la demande de diagnostic comme un effet du transfert de Noam sur les thérapeutes puis sur l'équipe. Il projetait, pourrait-on dire des morceaux de son état non différencié, qui paraissait non organisé selon une ligne structurale bien nette, dans les différentes séances. En pensant la question du collègue en termes d'effet de transfert dispersé, cela permet de dépasser mon premier mouvement de rejet de sa question comme une question hors sujet, et de la réintroduire dans le processus de soin. Plus tard dans les soins, d'ailleurs, des lignes de structuration se sont marquées plus nettement (peut-être bien que l'interrogation du collègue a eu un effet d'après coup) et il semble d'ailleurs qu'une organisation névrotique soit en place, cachée par les registres archaïques très prégnants dans la relation de Noam à sa mère. Dans cette situation, je crois qu'il a été salutaire de ne pas trop se presser à diagnostiquer une structure qui semblait emprunter les voies d'une psychose par sa dispersion, son éclatement, une impression de mise hors-jeu de la question paternelle ainsi que par la mise en place de mécanismes clivants. De mon point de vue, le temps de la synthèse est ici essentiel s'il peut confronter les récits de transferts duels à une entité (synthèse) qui fait à la fois office de contenant, bienveillant serait le mieux, et de tiers et dans laquelle nous pourrions étudier comme dans une chambre d'écho et de résonance, ce qui apparaît des premières impressions de transfert, sans chercher forcément à en tirer des conclusions d'analyse occlusives.

Le travail autour de l'accueil multiple devrait, selon moi, inclure le travail de synthèse comme une étape où chacun se sente partie prenante du soin même s'il n'est pas directement impliqué car les effets de transfert dispersés, dans les états psychotiques, autistiques ou limites, en particulier chez les jeunes enfants ont à gagner à être pris en compte et étudiés hors du simple cadre de la séance. C'est l'inorganisation psychique, ou l'éclatement des transferts qui s'infiltrer dans l'institution au travers de la réunion de synthèse. Ce qui ferait effet de vérité ne serait pas de l'ordre d'une compréhension unique et occlusive mais plutôt d'un épaississement des compréhensions transférentielles. Car au fond, ce n'est pas tant ce qui est « dit » comme une compréhension du cas qui est d'abord opérant, c'est le fait même de dire qui fait bouger les lignes.

-

LES TEMPS DE L'OBSERVATION DE BÉBÉS. Une temporalité en poupées russes

Je voudrais faire ici un petit pas de côté pour dire comment ma conception de ce va-et-vient transférentiel en réunion de synthèse s'appuie sur mon expérience d'Observation psychanalytique de bébés. C'est en particulier la question de la temporalité qui me vient à l'esprit comme outil de travail.

L'OBB est une méthode introduite en 1948 par Esther Bick dans la formation à la psychothérapie psychanalytique d'enfants à la Tavistock Clinic de Londres.

Ce que je retiendrai pour aujourd'hui de cette expérience transformatrice dans ma clinique, c'est un dispositif de travail à 4 étages, explicitement posé ainsi. C'est à la fois simple et rigoureux. Cela consiste à « observer » (prêter régulièrement attention à) un nourrisson dans sa famille de la naissance jusqu'à l'âge de deux ans. Je vous en dis deux mots pour vous en exposer la cohérence interne du dispositif.

Il y a un premier temps, celui de l'observation proprement dite. Esther Bick recommande expressément d'adopter une attitude d'abstinence (ne rien dire, ne rien faire) ce qui est somme toute pas si évident à tenir tant nous aimons bien parfois signifier d'une façon ou une autre qu'on compte pour quelque chose et qu'on pourrait en dire quelque chose. Cela rejoint la deuxième recommandation, celle de faire « Tabula Rasa » de ses connaissances et de son savoir afin de se mettre dans une position d'Attention à ce qui se présente ici-et-maintenant à la fois sous les yeux de l'observateur mais aussi à l'intérieur de lui-même. Elle recommande également d'adopter une attitude d'abstinence

(ne rien dire, ne rien faire), ce qui est pour moi, une autre façon de parler de la capacité négative de Bion.

Trois autres temps sont inscrits dans ce processus :

Un temps d'écriture, après coup, une écriture qui ne soit toujours pas explicative mais qui reste au plus près des mouvements internes de l'observateur. Là encore, l'observateur est invité à laisser ses connaissances au vestiaire.

Un temps de réunion de groupe (le séminaire), temps d'élaboration, une fois par mois où les notes de l'observateur sont lues et commentées sur le mode des associations d'idées.

Un dernier temps où un des membres du séminaire écrit à son tour sur ce qu'il a ressenti et retenu de la séance du groupe.

Ce dispositif à quatre étages, à la façon des poupées russes, symbolise bien de mon point de vue les temps nécessaires à l'élaboration, entre le moment d'observation abrupto et celui d'une compréhension plus secondarisée, plus liée peut-être.

Ce n'est bien sûr qu'une représentation schématique et qui n'existe jamais réellement de façon aussi tranchée dans notre travail. Cependant, je pense que cette matrice élaborative est un outil très pertinent pour essayer de donner forme à tout ce qu'il peut se passer entre le moment où nous recevons un enfant et celui où nous le revoyons après en avoir parlé en synthèse.

J'insisterai particulièrement sur cette capacité négative qui consiste à nous mettre en position en creux, dans laquelle nous ne savons rien et nous ne comprenons rien. Bion, s'appuyant sur la parole d'un poète, John Keats « *Je veux parler de cette faculté négative, la capacité d'être dans l'incertitude, le mystère, le doute sans s'irriter à quêter des faits et une raison* », définit la capacité négative « *comme la capacité à observer, à découvrir la réalité d'une situation et à y réfléchir. L'observation est aussi une forme de pensée* ». Pour ma part, c'est un point de départ essentiel. Il faut pour cela pouvoir mettre un peu à mal nos mécanismes de défense intellectualisants dans lesquels nous voulons souvent trop vite rattacher ce que nous voyons à notre bagage théorique. Si le « supposé savoir » est une place que l'analysant prête à l'analyste et à partir de laquelle va pouvoir se dérouler le transfert, je pense que le « supposé n'en rien savoir » de la part de l'analyste face à lui-même est un autre maillon indispensable pour que le contre-transfert puisse s'entendre. En dehors des polémiques d'écoles, je conçois ici le contre-transfert comme une chambre d'écho du transfert.

Je m'associe en ce sens à ce que Bernard Golse appelle l'importance de faire l'expérience de « l'ignorance passagère » (il fait même l'éloge de l'ignorance passagère). C'est un moment de trouble où il faut pouvoir se supporter soi-même ignorant malgré le mal de chien qu'on s'est donné pour se sentir intelligent (études longues, formations continues, et non moins longue analyse). Combien de fois me suis-je trouvé, pendant l'observation de bébé dans cette position d'avoir l'impression d'être un beau nigaud, à ne rien dire et à être concentré sur mes sensations et associations internes là où j'étais attendu à une place de supposé-savoir sur les bébés et combien aussi j'aurais aimé que cela se sache que j'en savais quand même quelque chose mais l'abstinence préconisée par Esther Bick en était le garde-fou.

Vous voyez que cela rejoint le schéma d'un travail de synthèse où on pourrait prendre le risque de se présenter, non pas ignorant mais en position de ne pas avoir trop compris ce qui était en jeu, afin de laisser une place au déroulement d'un surplus d'élaboration. C'est ce qu'illustre en partie le cas de Noam.

J'ai pour cela la représentation d'une équipe de synthèse bienveillante (ce qui ne veut pas dire « béni oui-oui, la dynamique des différences et des oppositions est également essentielle à l'élaboration) devant laquelle les mécanismes de défense de type narcissique : « regardez le beau travail que je vous apporte et qui vient signer ma valeur » se mettraient de côté de façon à ouvrir l'espace à un travail d'épaississement mutuel.

En ce sens, il me semble que la prise en compte des effets de Transferts en poupées russes trouveraient moyen de s'élaborer dans l'après coup y compris les effets de type identification projective (telle que l'explique W Bion) qui sont moins évidents à débusquer car ils agissent presque comme un vol d'identité. Tout à coup je me retrouve, d'une façon quasi téléguidée, à reproduire à mon insu sur la scène de la séance ou sur celle de la synthèse ou encore sur celle de l'institution, une problématique qui ne m'appartient pas et dont le patient cherche à la fois se débarrasser et également à nous la faire vivre de l'intérieur. Nous en avons vu des effets dans les exemples cliniques que je vous ai exposés (Pierre).

Un autre me vient en tête en écrivant, c'est celui d'une petite fille autiste, Lina. Ce n'est sûrement pas un hasard si les exemples qui se présentent ont à voir avec l'autisme ou avec la psychose ou encore des organisations psychiques en secteur, dispersées car le langage ne peut faire alors son travail de lier la pensée et les représentations, ce qui laisse un boulevard aux phénomènes transférentiels d'un autre type, archaïque.

Lina est une petite fille qui présente une organisation autistique. Pour elle, deux bilans au CRA ont eu lieu avec un listing de préconisations conséquent dont une prise en charge par un Sessad autisme. Comment expliquer autrement que par des effets de transfert autistique en poupées russes qu'on décide de ne pas contacter le Sessad afin « que chacun se sente libre dans son travail ». Il me semble bien que cette argumentation conceptuelle a été infiltrée par les projections autistiques qui s'empressent de démanteler les sens et a pour effet de présenter des tableaux très sectorisés où le recto de la page ignore le verso. Le cloisonnement autistique a sans doute provoqué ici une tentative de cloisonnement thérapeutique. Cela souligne l'importance que tous ces mouvements transférentiels qui nous traversent aient un lieu pour se déposer et travailler, non seulement pour soi-même (ce qui serait peut-être plus le lieu de la supervision) mais aussi au sein de ce jeu institutionnel de poupées russes, symbolisant pour moi aujourd'hui la spatialisation des vérités transférentielles.

CONCLUSIONS

La vérité qu'on exprime en synthèse, en commentant par exemple ce qu'un collègue présente, devient alors une vérité qui ne nous appartient plus totalement. Si on considère que dans cette vérité, il y a à entendre une vérité du patient, celle exprimée dans l'ici-et-maintenant de la séance mais également une vérité du contre-transfert du soignant, en séance et en synthèse, alors les choses se compliquent ; ou plutôt se complexifient. La fausse simplicité initiale cède la place à un épaississement dynamique.

Pour revenir à l'intitulé de cet atelier (même si j'ai pris des libertés évidentes), pourrait-on concevoir une vérité comme un cours d'eau qui s'appuierait sur les mythes fondateurs (la source) que peuvent être par exemple nos conceptions théoriques et qui recevraient des apports incessants d'affluents fantasmatiques qui seraient les nôtres bombardés par ceux du patient, sans cesse réactivés dans les surprises transférentielles qui empruntent autant au registre du contenu, la parole, qu'à celui de l'en deçà du langage, l'éprouvé, le corps.

C'est à un dialogue entre la vérité façon mythe fondateur et celle façon fantasme que mon propos invite avec, vous l'avez compris, une autre invitation, celle de laisser provisoirement de côté sa vérité fondatrice, à en faire ponctuellement tabula rasa afin de vivre pleinement l'expérience transformatrice de l'ignorance passagère.

La temporalité deviendrait ainsi, pour moi, un outil de l'élaboration. C'est vrai qu'on a parfois la représentation (mythique ou fantasmatique) de la Vérité qui surgit de la parole du psy, dans la fulgurance d'une interprétation, par un effet quasi oraculaire. Ce serait illusoire de penser que cette fulgurance jaillit de nulle part. Elle ressemble plutôt à ces résurgences qui ne sont pas un point zéro mais le résultat de tout un réseau souterrain que ma figuration de poupées russes tente d'illustrer et dont la réunion de synthèse pourrait être la scène.

Dans le prolongement de ces images aquatiques, je pense que la partie émergée de l'iceberg interprétatif ne doit pas ignorer sa base immergée, moins éclatante dans son apparence que la fulgurance de LA vérité énoncée sans préalable. Cette partie immergée est l'autre nom de ce que j'ai appelé transfert en poupées russes. Ce dispositif est fait d'allers-retours entre la perception (l'écho en soi), et les registres de ce qui est entendu, vu, su. Au CMPP, nous avons l'immense chance d'avoir à disposition cette réunion de synthèse, chambre d'écho et d'enrichissement de notre vérité première.

La position en creux, l'ignorance passagère sont alors pour moi des appuis essentiels même s'ils font partie de la partie immergée, souterraine.

La reconnaissance des mécanismes d'identification projective (au sens de W. Bion) est l'autre outil de pertinence de l'accès à une vérité transférentielle lorsqu'on travaille avec des enfants hors névrose.

La vérité se cacherait-elle dans un rapport dialectique entre nos propres fantasmes, ceux du patient, de ses collègues et les mythes fondateurs indispensables points d'appui pour pouvoir entendre quelque chose de la rencontre avec un patient.

Vous avez entendu mes accointances bionniennes qui font souvent office de mythe fondateur (mais pas uniquement), elles m'emmènent également à interroger l'intitulé de cet atelier sous le point de vue du rapport complexe que décrit Bion entre le contenant et le contenu.

Je placerais le mythe du côté du contenant, représentant imaginaire d'un ordre symbolique, sinon universel mais qu'une communauté a fait sienne, (la psychanalyse par exemple, ou encore une « école » psychanalytique) et le fantasme du côté du contenu, comme traversée singulière d'une rencontre imaginaire que le transfert symbolise.

La représentation de Bion d'un rapport éternellement dynamique entre contenant et contenu est assez parlante pour ce que je viens de vous exposer. Pour lui, le contenant et le contenu se construisent mutuellement et perpétuellement sans qu'on puisse définir ce qui est premier. Ce serait

simpliste d'imaginer qu'un contenant doit pré-exister au contenu car le contenant premier (mettons le lien premier entre le sein et le bébé) n'existe pas en soi. Il se crée d'emblée, dès le départ de la rencontre, si on peut parler de rencontre à ce stade, entre ce sein-là et ce bébé-là. Le contenu (le lait dans la bouche ?) ne peut non plus exister sans contenant (le sein/ la bouche). La dialectique contenant/contenu est consubstantielle de la rencontre. Bion décrit ainsi des pensées en quête de penseur, on pourrait dire des contenus en quête de contenant mais, pourquoi pas, des fantasmes en quête de mythes. La pensée sans penseur est-elle une pensée ? Y a-t-il des fantasmes sans mythes ?

J'aimerais imaginer le rapport mythe versus fantasme, un peu de cette façon. De l'importance que le contenu-fantasme trouve un contenant- mythe pour prendre sens. Seulement, vous avez bien compris que je souhaite avant tout étirer au maximum le temps de rencontre de ces deux-là et leur proposer, une chambre d'écho pour l'élaboration, à travers la réunion de synthèse.

Post scriptum :

Dans les lectures qui ont suivi cet écrit, j'ai retrouvé dans « Séminaire sur l'autisme et la psychose » de Pierre Delion une conceptualisation qui enrichit mon propos au sujet de ce que j'appelle « Transfert en poupées russes » ainsi que sur le temps d'ignorance passagère.

Cela s'inscrit dans sa représentation d'un triptyque qui articule la fonction phorique à la fonction métaphorique par l'intermédiaire de la fonction sémaphorique qu'il emprunte à Michel Balat.

La fonction phorique c'est l'enfant qui a besoin d'être porté jusqu'à ce qu'il puisse se porter lui-même, en attendant de se porter dans le langage, fonction métaphorique.

Quand nous recevons un enfant au psychisme sectorisé ou dispersé qui n'accède pas à la fonction métaphorique, la réunion de synthèse pourrait être le lieu où s'élabore la fonction sémaphorique, c'est à dire une scène d'inscription des signes, icônes (les séma) qui ne font pas encore sens. Michel Balat parle de la feuille d'assertion qui est ce lieu « où nous sommes réunis pour faire état de là où nous en sommes de notre travail de psychisation, d'observation, du transfert et contre-transfert... »

« Au bout d'un temps »... écrit P Delion, cette feuille d'assertion devient le lieu sémaphorique où sont déposés tous les signes qui ne s'articulent pas encore en sens. Nous essayons de mettre en perspective les différentes suites métonymiques, sans en avoir encore reçu les effets de sens. Nous sommes

avant la métaphore. Et puis, poursuit-il, parfois longtemps après, peut surgir l'effet « mais c'est bien sûr » qui signe que la fonction sémaphorique s'articule à la fonction métaphorique, ce qui accompagne également le travail du patient dans une autre articulation où il s'éloignera de l'accrochage métonymique pour s'approcher du métaphorique.

Frédéric Tagu